

Vol-ce-l'est | Caroline Sagot Duvauroux
Extrait

L'enfance parle souvent. Non pas l'enfant. On ne sait pas ce qu'elle raconte comme le concombre ou le jus de bouleau que disent-ils à nos langues. Ne raconte pas de souvenirs. L'enfance prélude après tout le reste, interroge quelques espaces par exemple à quel barbelé trouverai-je le chiffon rouge sous quelle grosse lune car il faudra la nuit c'est certain pour camper le premier des espaces : celui de la robe impeccable. Il a fallu disparaître dans la robe impeccable par l'accroc qu'on y fera plus tard quand il faudra raconter l'histoire des poèmes. Sans aucune parenté, des langues envisagent l'enfance en nos vieilles jeunesses. Par exemple, quelqu'un me montre sa main ouverte et dit : c'est évident non ? Je regarde très vaillamment la main, ne comprends rien c'est à pleurer. Le problème, c'est que quelqu'un et moi sont moi. Je me débats dans cette évidence que je me somme de prendre et que je ne vois pas.

Quelle est ma langue maternelle ? Maternel déjà je ne comprends pas. Maman est enceinte. On déniche au grenier le châssis d'un vieux landau avec ses quatre roues. Fait l'affaire avec trois planches pour défoncer les côtes. On l'appelle tout terrain. Serait-ce ma langue maternelle, tout terrain, car autrement me semble terriblement paternelle cette langue parente. D'ailleurs j'ignore la langue que je traduis. Fatal que ça cahote et pas trop limousine à l'arrivée si toucher l'arrivée. J'écris peut-être en allemand ou en hongrois littéral mais je dessine les mots en français pour qu'on comprenne où j'habite et qu'alors une lettre en bouteille peut-être.